

expresse. Sa place serait plutôt au fort, avec les malades ; mais aucun n'exige plus de soins que n'en peut donner le capitaine Nelson, assisté de ses garçons, auxquels on a enseigné l'art de lotionner les ulcères avec de l'acide phénique étendu d'eau.

Nos hommes s'amusaient le dimanche à exécuter des évolutions militaires, d'après la méthode du général Matthews à Zanzibar. Ces mimes, bien doués, reproduisent jusqu'à sa voix et ses gestes.

En somme, la vie au fort Bodo n'a été déplaisante que pour le capitaine Nelson et pour moi. Nous nous tourmentons perpétuellement et ne sommes jamais libres d'inquiétudes au sujet de nos amis. Anxieux de partir et de les tirer d'affaire, des circonstances indépendantes de notre volonté ont toujours déjoué nos plans. Nous avons employé les heures de loisir à nous approvisionner largement. La chance finira par tourner en notre faveur ; peut-être ramènera-t-elle au fort Bodo, avant notre second retour du Nyanza, Barttelot avec nos amis Jameson, Ward, Troup, Bonny et leur petite armée.



CHAPITRE XIV

SECONDE VISITE A L'ALBERT-NYANZA

(Du 2 au 25 avril 1888)

Difficultés avec le bateau d'acier. — Les ruses des sylvains. — Magnifique capture de pygmées et leur description. — Nous traversons l'Itouri. — La joie du docteur Parke à sortir de la forêt. — Le camp de Bessé. — L'esprit du Zanzibari. — Nous nous retrouvons à Nzera-Koum. — Rapports avec les natifs. — Malledjou ou l'Homme Barbu. — Les premières nouvelles d'Emin. — Visite du chef Mazamboni et de sa suite. — Jephson échange les sangs avec Mazamboni. — Les magiciens, Nestor et Mourabo. — Les tribus du Congo. — La visite du chef Gavira. — Un cabocère des Mhouma. — Les races des Bavira et des Ouahouma. — Les divers types africains. — Alliance avec Mpinga. — Gavira et le miroir. — Ousanza ouvert à tous les vents. — Nous arrivons à Kavalli. — Le chef apporte la lettre de Malledjou. — La missive d'Emin. — Jephson et Parke convoient au lac le bateau d'acier. — Lettre que j'envoie à Emin par Jephson. — Visites amicales que nous font les indigènes.

Le 2 avril 1888, à midi, dès que cessa la bruine, nous nous mîmes en marche pour essayer encore une fois de parvenir jusqu'au Pacha ou de rompre le silence qui régnait autour de lui. Nous étions rentrés en possession de notre bateau d'acier, partagé en douze sections. Marchant en file indienne, la caravane, chargée de son bagage, boîtes, ballots et caisses, avançait aisément, sauf à nos pionniers à ne pas épargner les coups de hache et de serpe. La plupart des tranches de l'*Avance*, larges de 61 centimètres seulement, passaient encore sans difficulté ; mais les pièces de la poupe et de la proue, plus volumineuses et incurvées en forme de soc de charrue, finirent par s'engager entre deux arbres énormes ; il fallut battre en retraite, prendre un détour par la brousse et s'y frayer une route. Évidemment la traversée de la forêt ne manquerait pas de nous prendre plusieurs jours.

La compagnie d'éclaireurs, bien apprise dans toutes les

ruses et perfidies des pygmées et autres indigènes, cueillait maintes brochettes adroitement dissimulées dans les sentiers ou plantées de champ soit sous des feuilles de phrynium, soit à côté de quelque tronc renversé; le passant qui l'aurait enjambé se serait enfoncé dans le pied une pointe longue de quelques centimètres, enduite d'un noir poison. Mais nous sommes experts maintenant dans les manigances des sylvains, qui n'ont pas l'esprit assez inventif pour découvrir de vilénie inédite.

Un village de nains situé à la croisée des routes termina notre première étape, et le 4 nous atteignîmes Inde-mounani. Le lendemain, autre campement de nabots. D'une bananeraie voisine, Saat-Tato et quelques-uns de ses amis nous en ramenèrent cinq: quatre femmes et un garçon, appartenant à deux types distincts. L'une des femmes sortait évidemment de cette race dite des Akka, aux petits yeux de singe, rusés, rapprochés et enfoncés. Les trois autres et l'enfant avaient de grands yeux ronds et saillants, des fronts larges et bombés, des figures en pleine lune, de petits pieds et de petites mains; un léger prognathisme; l'ensemble bien formé, mais à une échelle très réduite. Café légèrement grillé — chocolat — cacao — café au lait — ces termes donnent de leur couleur une idée moins exacte que celle d'une brique d'argile rougeâtre à moitié cuite. Saat-Tato nous dit que ces nains étaient une vingtaine à voler des bananes aux indigènes d'Inde-pouya, lesquels n'osaient sans doute protéger leur propriété, effrayés qu'ils étaient par la rumeur de notre présence dans les bois. La femme aux yeux de guenon avait des prunelles remarquablement malicieuses, des lèvres avancées pendant sur le menton, un abdomen proéminent, une poitrine étroite et plate, des épaules tombantes, de longs bras, des pieds tournés en dedans, et de très courtes jambes. C'est l'anneau depuis longtemps cherché entre l'homme moderne et ses ancêtres darwiniens; ce type, presque bestial, mérite certainement d'être rangé parmi les plus bas et les plus dégradés de l'espèce humaine. Une autre des pygmées, une mère évidemment, bien qu'elle ne fût peut-être pas dans ses dix-sept ans, avait les proportions parfaites; son teint brillant marquait la santé; ses yeux grands et ronds étincelaient; sa lèvre supérieure présentait la coupe particulière aux Ouamboutti, que nous avons déjà remarquée chez la femme vue au

campement d'Ougarrououé et l'épouse du chef d'Inde-karou, à savoir la commissure nettement recourbée par le haut, et retombant en perpendiculaire; on eût dit une entaille bien nette avec un froncé léger contractant légèrement la peau. Ce signe me semble marquer le Ouamboutti aussi sûrement que « la lippe autrichienne » caractérise la famille des Habsbourg. La couleur des lèvres est un peu rosée. Les mains sont petites, les doigts longs et délicats, mais peaussés et ridés; les pieds mesurent 18 centimètres et la taille 152 centimètres.

Les proportions de cette jeune mère étaient parfaites, une miniature de jolie femme; sa petite stature pouvait passer pour le résultat de relations sexuelles prématurées ou de tout autre accident. Mais, quand nous l'eûmes mise à côté de quelques garçons âgés de quinze à seize ans, et pris parmi nos Zanzibari, et ensuite à côté d'une femme d'agriculteur indigène, il devint évident pour tous que ces myrmidons représentent une race distincte.

Trois heures après ce grand bourg des Mboutti, nous arrivions à Barya-Kounya sous une pluie battante.

Le 8, nous gagnons Inde-pessou, et, deux jours après, nous prenons, à partir de la base du Pisgah, un nouveau chemin allant vers l'est, qui, à travers les petits essarts de Mandé, nous mène à la rivière Itouri. De Mandé et des pentes de la montagne, tous les indigènes avaient fui, emportant leurs biens meubles de l'autre côté de l'eau, où ils se croyaient en dehors de toute atteinte. Comme nous arrivions sur le bord opposé, je remarquai que les guerriers tranchaient en brun clair contre le vert noirâtre de la végétation. Nos Zanzibari eussent formé une masse presque noire, tandis que ces naturels avaient la nuance ocrée des rives limoneuses de leur cours d'eau. A travers les 140 mètres du lit, ils nous saluèrent de quelques flèches; les unes tombèrent en deçà, les autres ricochèrent sans force à nos pieds. Nos fusils répondirent, ce qui fut le signal d'un sauve-qui-peut instantané. Une heure et demie après, l'*Avance* nous avait tous transportés sur la rive gauche de l'Itouri. L'avant-garde ramassa un paquet, quatre kilogrammes d'un sel très propre, que les indigènes avaient abandonné dans leur fuite; il fut de bonne prise, car nous n'en avions plus du tout. Nous étions entrés sur le territoire de Bakouba, près la clairière de Kandekoré, une des plus riches

du haut Congo. Sur la rive de son puissant tributaire, nous nous trouvions maintenant à 915 mètres au-dessus de la mer.

Trois heures et demie de marche à partir de l'Itouri et nous sortions de la forêt, tout surpris encore une fois par le passage subit du perpétuel crépuscule à la lumière du soleil, brillant dans un ciel d'azur. Le sourire nous gagna tous à voir la secousse que ce changement opéra sur les nerfs de notre aimable compagnon, le premier Irlandais qui eût encore foulé le Pays aux Herbes. C'était le 289^e jour de la vie sylvaine du docteur Parke, qui, émergeant de l'ombre douloureuse et se trouvant soudain en face d'un vaste et verdoyant paysage et sous la voûte du ciel lumineuse et resplendissante, en tremblait de plaisir. De nombreuses rasades de champagne n'eussent pas mieux enluminé ses joues.

Avant de quitter le fourré, nous avions trouvé sur la route un javelot à chasser l'éléphant, si profondément enfoncé dans le sol que les efforts de trois hommes ne suffirent pas à l'arracher. Envoyé avec la même force, il n'eût pas manqué de tuer l'animal sur place.

A notre première halte au Pays des Herbes, et tandis que je prenais un dessin du mont Pisgah, une nuée venant du nord-ouest jeta son ombre profonde sur la forêt, pendant que la plaine ondulée chauffait encore au soleil du sud-est. Un second nuage survint qui tourna l'extrémité méridionale du Mazamboni, couvrant aussi la voûte bleue, et quand il se rencontra avec le premier, la pluie ne tarda pas à tomber.

Le village de Bessé est situé à sept heures de marche de l'Itouri et à 976 mètres au-dessus de la mer. Bien qu'il fût encore de bonne heure, nous y dressâmes le camp, tentés par l'abondance des bananes bien mûres, du maïs, des poulets, des cannes à sucre, du vin de bananes; d'ailleurs la distance à l'est des autres bourgs nous était inconnue. Une vive escarmouche s'engagea pendant que nous préparions nos quartiers. Fetteh, notre seul interprète pour les tribus de la plaine, fut grièvement blessé au-dessus de l'estomac. Les Babessé s'essayèrent à nous molester par divers moyens; l'herbe haute les favorisait; mais nous postâmes des tirailleurs dans leurs échauguettes au haut des arbres. Leur tactique était déjouée, ils se décontenancèrent et disparurent.

Par l'intermédiaire d'un Ouaganda nous eûmes quelque

conversation avec ces autochtones; ils disaient à nos Zanzibari : « Nous ne doutons pas que vous autres noirs, vous soyez des créatures semblables à nous, mais que faut-il penser de vos chefs blancs? D'où viennent-ils? »

— Oh! répliqua notre homme, qui avait la bourde facile, leurs figures changent avec chaque nouvelle lune, et quand la lune est pleine, leur couleur ne diffère pas de la nôtre. Il est certain qu'ils ne sont pas semblables à nous, puisqu'ils sont descendus de là-haut.

— C'est vrai! il ne peut en être autrement! » fit le naturel émerveillé, en portant poliment sa main à la bouche, que la surprise lui faisait ouvrir toute grande.

Mieux nous comprenons le langage des naturels, mieux nous sommes convaincus qu'ils doivent avoir la même origine. Il est sûr, du reste, que l'esprit ne leur manque pas.

Un de nos Zanzibari apostropha avec impatience un natif qui l'avait heurté :

« Certes on ne vit jamais fou comme toi! »

A quoi le naturel répondit avec un bienveillant sourire :

« Il est certain que monseigneur est seul à posséder la sagesse!

— Tiens, tu es la malice en personne!

— Et toi, la bonté incarnée! »

Un blanc accusé d'insolence répond parfois que son interlocuteur est un homme bien élevé : la réplique de cet Africain n'était pas inférieure en politesse.

Un peu à l'est de Bessé, ayant perdu le sentier, nous fûmes obligés d'aller à travers champs, filant droit sur le pic d'Oundoussouma, qui déjà montait sur l'horizon, émergeant des grandes vagues de la savane ondulant jusqu'à sa base. Il faisait terriblement chaud; la route traversait de hautes herbes; nous étions très las. L'après-midi, nous gagnons un creux boisé, près d'un ruisseau d'onde cristalline et froide, qui sourd des pentes de l'Oundoussouma, distant de 8 kilomètres.

Le 14, après une marche de six heures, nous campions sur un éperon du Nzera-Koum. Devant nous s'étendait le paysage scène des événements du 10 et du 11 décembre, où il s'agissait de décider qui serait le plus fort, nous ou Mazamboni. Jusque-là les deux voyages avaient été dissemblables. Plus de guerriers dansant et se trémoussant; on n'entendait

ni menace ni cri de guerre. Mais, comme nous comptions nous arrêter ici, il était urgent de savoir à quoi s'en tenir. Nous dépêchons notre Ouaganda vers les natifs assis sur la crête des collines et nous surveillant de loin. A 5 heures du soir, après plusieurs tentatives, dans lesquelles nous avons montré la plus grande patience, nous obtenons qu'ils descendent, qu'ils approchent, et enfin qu'ils entrent au camp. A partir de ce moment il n'est pas difficile de lier amitié. Nous pouvons nous regarder dans le blanc des yeux et y lire ce que nous pensons les uns des autres. Nous faisons échange de renseignements : ils apprennent que nous nous présentons, non point en ennemis, mais en étrangers qui cherchent un lieu de repos pour la nuit et désirent continuer leur route le lendemain, sans porter tort à personne. Eux, de leur côté, pour excuser leur conduite antérieure, racontent qu'ils nous avaient tenus pour des Ouara-Soura, soldats de Kabba Begga, lesquels, par boutades, visitent, dévastent leur pays et razzient leur bétail.

Quand nous fûmes convenus qu'on pouvait être amis et que les malentendus antérieurs ne devaient pas influencer sur nos futures relations, on leur expliqua le mystère de notre présence : nous allions à la recherche d'un chef blanc que nous savions habiter depuis plusieurs années près de la mer de l'Ounyoré. Avaient-ils jamais entendu parler de cet homme ?

Ils répondirent précipitamment : « Environ deux lunes après ton passage — au retour du Nyanza — un homme blanc appelé Malledjou, ou « le Barbu », aborda chez Katonza, en un grand canot tout en fer.... En fer, oui, comment donc pouvait-il flotter, ma mère ? Tout au milieu il y avait un grand arbre noir, d'où sortaient de la fumée et des étincelles de feu. Il y avait beaucoup d'étrangers dans le bateau, et des chèvres autant que sur la place du village, et des poulets dans des cages, et vous entendiez les coqs chanter comme dans le millet. Malledjou, avec une voix profonde, s'enquit après toi. Es-tu son frère ? — Que lui répondit Katonza, nous ne savons, mais Malledjou s'en retourna dans la grande pirogue de fer, qui dégorgeait autant de fumée que si elle eût été en feu. Nul doute que tu ne le trouves bientôt. Mazamboni enverra au lac ses coureurs, et demain, au coucher du soleil, Katonza apprendra l'arrivée du frère de Malledjou. »

Telles furent les premières nouvelles entendues d'Emin

Pacha. C'était pour les avoir plus tôt et préparer les natifs à l'irruption d'étrangers de l'Ouest inconnu, que j'avais expédié des courriers de Zanzibar déjà en février 1887. Si Emin, qui nous attendait le 15 décembre, eût pris la peine d'envoyer ses pyroscaphes à neuf heures de vapeur en avant de Msoua, nous eussions rencontré ses gens le 14 décembre, épargné cinq jours de combat, la perte de quatre mois, et vers le 15 mars je serais rentré dans l'estacade de Yambouya, à temps pour sauver Barttelot de l'assassin, Jameson de sa fatale attaque de fièvre ; Troup ne s'en fût pas retourné malade ; Ward n'aurait pas été si inutilement en mission à Saint-Paul de Loanda ; on eût épargné à Bonny la détresse de Banalya.

Fatigante journée que celle du lendemain. Tout le parlage retomba sur moi, et du matin au soir je fus tenu sur ma chaise par des agriculteurs de Bavira, des bergers Ouahouma, des chefs et des esclaves, des princes et des paysans, des guerriers et des femmes. Il eût été impolitique de bouger du cercle étroit qu'oligarques et démocrates de l'Oundoussouma traçaient autour de moi. Les rafraîchissements m'étaient présentés par-dessus les têtes de nobles et de serfs m'entourant en épaisse rangée. Ma chaise était au centre de l'aréopage ; trois porteurs de parasols se relayaient ; le soleil parcourut son demi-cercle de l'orient à l'occident ; aux heures méridiennes il brûlait avec la chaleur qui tombe sur les déserts torrides ; de trois à cinq il ne faisait que me réchauffer un peu trop vivement le dos ; après il se modéra. Enfin le froid qui accompagne le crépuscule me dégagea, mais jusqu'alors j'avais été martyr de la fraternité universelle.

A une heure très matinale, Mazamboni s'était approché de la zéribé avec une suite imposante. Jusqu'au milieu du camp il fut escorté avec toute marque de respect, mes officiers s'inclinant avec grâce pour lui souhaiter la bienvenue. Les Soudanais et Zanzibari qui, en décembre, l'avaient pourchassé, lui et ses légions, de colline en colline, le saluaient avec un joyeux sourire, d'un air aussi innocent que des marmots n'ayant goûté autre chose que le lait de la nourrice. Nos plus beaux tapis étaient étendus sous un diminutif d'arbre pour faire honneur à notre hôte auguste ; les cors d'ivoire sonnaient en mode caressant, des fanfares qui me rappelaient une cour impériale, celle d'un autre Ramsès, autocrate de l'Ouganda, de l'Oussoga